

Le Professeur Manille IDE. Notice sur sa Vie et ses Œuvres.

Manille Ide naquit à Wervicq en 1866. Il était le seul fils d'une famille de six enfants.

Son père exploitait une modeste filature ; lorsqu'il mourut prématurément en 1886 il laissa les siens dans une situation plutôt difficile.

Son grand-père était un immigré français qui avait fui la révolution en 1789.

Dès sa jeunesse, Manille Ide montre qu'il a de solides qualités intellectuelles. Il fait des humanités brillantes au collège de Menin.

Il décide ensuite d'entreprendre les études de médecin, influencé en cela par le docteur Verriest installé à Wervicq, mais qui sera nommé bientôt professeur de clinique médicale à Louvain.

Pendant ses études universitaires, Ide fréquente le laboratoire de Carnoy où il se livre à des recherches en cytologie et en bactériologie, où il publie ses premiers travaux, où il prépare la thèse qui lui fera obtenir plus tard une bourse de voyage. A ce moment déjà sa réputation scientifique est tellement bien établie que ses condisciples le surnomment « le fort Manille Ide » et que le professeur Verriest le prend comme assistant avant qu'il ait terminé ses études.

Après un internat de plus de deux ans en clinique médicale, il voyage en Allemagne et va s'initier à la physiologie expérimentale chez le maître incontesté du moment : Ludwig, de l'université de Leipzig. Lorsqu'après deux années de recherches et de formation, Ludwig s'offre à lui obtenir une chaire de physiologie en Allemagne, Ide préfère rentrer en Belgique et à Louvain. Aussitôt, Monseigneur Mercier, président de l'Institut St-Thomas, se l'adjoint comme collaborateur pour donner aux étudiants en philosophie un cours d'embryologie et de physiologie. Ce cours eut un succès extraordinaire. L'année suivante, en 1894, il succède au professeur Lefèbre pour occuper la chaire de thérapeutique du doctorat en médecine.

Au cours de ses études et de ses voyages, il avait acquis la conviction que les progrès de la médecine allaient dépendre de l'expérimentation biologique et qu'une formation plus expérimentale préparerait mieux les médecins à s'adapter plus tard à ces progrès. C'est dans cet esprit qu'il organise

des démonstrations de physiologie, à l'intention des étudiants de candidature, et qu'il monte, à l'Institut Carnoy, un centre de recherches, appelé laboratoire de chimie physiologique, auquel il va consacrer le meilleur de sa vie. Nombreux sont les étudiants et les futurs professeurs qui ont fréquenté ce laboratoire et bénéficié de la formation qu'on y recevait.

Lorsque la chaire de clinique médicale devient vacante, Verriest la lui présente mais il y renonce au profit de Lomairo. Lorsque s'ouvre la succession au cours de physiologie, succession qu'il pourrait recueillir mieux que n'importe qui, il préfère aller en Hollande chercher le nouveau titulaire en la personne de Noyons. Il se contente de transférer son laboratoire de recherches du Carnoy dans le nouvel institut de physiologie. Sa vie, dès lors, est tracée. Il restera célibataire. Il se consacrera entièrement au travail et partagera son temps entre son laboratoire et des recherches bibliographiques, son cabinet de consultation et son bureau.

* * *

Il fréquentait assidûment les bibliothèques et avait toujours sur lui un carnet de notes pour y inscrire toutes les données intéressantes qu'il glanait au cours de ses lectures.

Il aimait la conversation et montrait alors que tous les problèmes médicaux l'intéressaient et que sur la plupart il avait des idées originales. Celles-ci étaient toujours marquées au coin du bon sens, et jamais il ne se laissait toujours entraîner à construire des hypothèses fantaisistes ou extravagantes.

Il était convaincu que la nature est beaucoup mieux faite que ne le pensent les hommes, que toute recherche est intéressante et conduit toujours à des régions nouvelles derrière lesquelles s'en trouvent d'autres moins accessibles. Il enviait ceux qui un jour exploreraient cette sorte de terre promise qui serait la récompense de nombreuses générations de chercheurs.

Quant à lui, il s'attachait à l'étude d'un phénomène apparemment simple, il adaptait le sujet et les méthodes de travail aux capacités de ses élèves. Il désirait que ceux-ci soient récompensés des heures passées au laboratoire : une publication, un concours officiel, une situation médicale en vue... Il les aimait beaucoup ces collaborateurs souvent maladroits. Il continuait à s'intéresser à leur carrière, à leur famille, à leurs succès. Il souffrait avec eux dans leurs épreuves.

Lorsqu'en 1927 eut lieu la grande manifestation Ide, il

aurait voulu que ce soit plutôt une fête intime avec les anciens de son laboratoire, ses fils spirituels. Après les discours et le banquet, il les réunit ce même jour à l'institut de physiologie. Quand il furent assis autour de lui, qui rayonnait de bonheur, il parla d'abondance, leur exprimant cette joie unique qu'il ressentait de les entretenir tous ensemble, évoquant le souvenir des quelques disparus. Il conserva pieusement le souvenir de cette réunion intime.

Cette bonté, cette générosité, cette indulgence, il la témoignait à tous les étudiants : aux cours, aux examens, dans les conversations privées. On l'avait surnommé « Le père Ide ».

* * *

Sa vie de labeur et de dévouement a exigé l'exercice de bien des vertus. Ces vertus, à leur tour, ont annobli toute sa vie.

Il était désintéressé, comme peuvent en témoigner ses malades, comme le montre sa longue activité à la *Revue Médicale* où il assumait pratiquement seul l'enseignement postuniversitaire, comme le prouvent encore sa présence régulière au laboratoire ainsi que la rédaction de tant de thèses et de mémoires pour ses élèves.

Il était modeste. Évitant tout faste, il ne portait pas ses décorations ni sa toge. Il ne parlait jamais de ses succès ni de lui-même. Il évitait les premières places et les titres honorifiques. Trop intelligent pour ne pas discerner la vanité sous toutes ses formes, trop honnête pour manquer de naturel, conscient peut-être aussi de la force de sa personnalité, il ne désirait être que le professeur Ide.

Il était sincère et il aimait les situations nettes ; de ce chef ses avis étaient souvent peu nuancés. Pour combattre des erreurs scientifiques, pour dénoncer des pratiques médicales abusives, il employait des termes sévères et durs. Il ne craignait pas d'exposer publiquement ses vues et de s'attirer des ripostes acerbes. Donner des coups et en recevoir était pour lui chose normale lorsqu'il s'agissait d'intérêts supérieurs. Il se considérait obligé parfois de donner le ton à ses confrères et de se mettre à leur tête pour défendre les malades, même contre certains médecins.

Il avait, en effet, cette vertu de force qui se manifeste surtout dans le travail journalier mais aussi dans les circonstances exceptionnelles, qui se traduit encore par la maîtrise de soi. Il ne perdait pas le contrôle de ses paroles ou de ses actes. Il était toujours sobre et soumis à sa discipline de vie.

Il était charitable mais juste. Très fin psychologue, très averti par une longue pratique médicale, très bien informé sur les histoires des familles, il jugeait objectivement des comportements et des capacités. Il n'avait garde, toutefois, d'exprimer un degré de culpabilité, estimant qu'il ne faut pas juger les autres d'après sa propre conscience et qu'il y a des gens, d'ailleurs, qui n'en ont pas.

Il parlait de Dieu avec révérence et L'admirait immensément dans Ses œuvres. Il disait que Dieu est tout autre que les hommes se L'imaginent. Il repoussait les pratiques religieuses intéressées ou trop matérielles, de même que celles qui sont inspirées par l'inquiétude et qui alimentent parfois un déséquilibre nerveux ou moral. Sa connaissance approfondie des hommes, sa vaste expérience médicale qui s'étendait à beaucoup de prêtres et de religieuses lui faisaient croire que trop de jansénisme imprègne encore trop de chrétiens. « Le bon Dieu est si généreux et si intelligent » disait-il. Il est certain qu'il avait une foi profonde et une confiance totale en ses fins dernières. Alors qu'il se tenait plutôt à l'écart des manifestations universitaires, il a tenu, lors de l'Année Sainte, à prendre place dans le cortège qui faisait solennellement la visite des églises.

* * *

Il est impossible d'estimer l'influence que le professeur Ide a exercée sur le corps médical, mais elle doit être énorme.

Il a enseigné la thérapeutique pendant plus de quarante années. Il a enseigné la pathologie générale. Ses cours étaient parmi les plus appréciés ; il les préparait d'ailleurs soigneusement.

Il a publié des centaines d'articles dans la *Revue Médicale de Louvain* afin de garder le contact avec les médecins, pour leur servir de guide et les tenir au courant du mouvement thérapeutique.

Une trentaine de ses élèves ont publié des travaux originaux ou se sont présentés aux concours organisés par le gouvernement. Il a fait paraître plusieurs dizaines de publications scientifiques, le plus souvent sous le nom de ses collaborateurs. Son fameux *Traité de Thérapeutique* a été édité sept fois en moins de trente ans. Il fut traduit en espagnol en 1906. Il a siégé à la présidence de l'Académie de Médecine, à celle de la Société de Biologie, au Conseil Général de l'Université, à la Commission de la Pharmacopée ; il était membre de l'Académie de Médecine de Rome.

Il n'est pas douteux que, possesseur de tant de qualités du cœur et de l'esprit, ayant une connaissance aussi étendue de la médecine et des hommes, le professeur Ide a dans tous ces domaines et à tous ces postes exercé une influence profonde et bienfaisante.

Sa plus grande découverte scientifique est celle du Bios, substance ou mélange de substances indispensables au développement des levures. C'est le début de l'ère des vitamines, en particulier des vitamines du complexe B. Jusqu'à la fin de sa vie ce problème l'a passionné. Avant de mourir, il eut la satisfaction de savoir qu'en Amérique la solution en avait été trouvée. Des sujets nombreux ont été étudiés à son laboratoire : la digestion, l'hémolyse, les anticorps, les nucléines, le sérum, la digitale, les organes isolés, les anesthésiques généraux, les bromures, les arsénicaux...

S'il avait voulu atteindre une renommée scientifique internationale plus grande, il se serait cantonné dans un ou deux domaines qu'il aurait creusés, fouillés, fait rapporter plus. Mais la gloire ne le tentait pas. D'autre part, il fallait bien choisir des sujets à la portée de jeunes gens sans formation ni entraînement scientifique. Enfin, sa curiosité toujours en éveil le sollicitait à entreprendre de nouvelles études.

* * *

Avant la guerre de 1914-1918, il voyageait beaucoup. Il allait voir des collègues à l'étranger, s'initiait aux nouvelles techniques, échangeait des idées avec les chercheurs les plus renommés, rapportait de l'air frais à son laboratoire.

A soixante ans, il décida d'abandonner la direction des recherches à un collègue plus jeune, nouvellement formé à l'étranger, jugeant que lui-même n'était plus à la hauteur de sa tâche. Ce jeune collègue ayant dû émigrer vers les cliniques universitaires, c'est avec joie qu'il revint à son laboratoire après six années d'absence, avec un nouveau collaborateur auquel il désirait assurer sa succession.

Il reprit ses études sur le Bios en 1931 et ne les abandonna, mais définitivement alors, que pendant la guerre lorsque les conditions de vie et de travail étaient devenues trop difficiles.

Il avait obtenu l'éméritat en 1935.

Il utilisa ses loisirs à pousser plus avant ses études de l'histoire de la médecine et celles de l'histoire ancienne. Il aimait la littérature et parlait volontiers du dernier livre qu'il avait lu. Il soigna sa santé. Atteint du diabète, il confiait n'avoir

pas connaissance d'un diabétique arrivant à l'âge de quatre-vingts ans.

La guerre fut pour lui une dure épreuve. En 1914, déjà, il avait été arrêté après avoir vécu le sac et les incendies de Louvain. En 1940 il dut fuir, plus tard il fut incarcéré pendant quelques jours à Bruxelles, en 1944 sa maison fut endommagée par les bombardements. Il fut recueilli par un de ses élèves préférés chez lequel il devait mourir à soixante dix-neuf ans.

La mort ne l'a pas surpris. Il l'a senti venir lorsqu'il s'est rendu compte de la durée anormale de sa crise d'angine de poitrine, et il l'accepta en disant : « Je suis détaché de tout, je suis content de mourir. » Le lendemain matin, après une nuit d'angoisse, comme le jour se levait, un coq chanta. « Le coq chante et je meurs » dit-il, et son regard s'éteignit pour toujours en ce 25 mai 1945.

* * *

Ceux qui l'ont bien connu l'ont beaucoup aimé. Il en est qui lui avaient voué un véritable culte, tel le professeur Lauwers de Courtrai (1). Ses anciens élèves parlent de lui avec admiration et reconnaissance. Ceux qui l'assistèrent dans ses travaux lui ont conservé une place de choix dans leur cœur.

Le professeur Ide fut un grand serviteur de l'Université. Si les sciences physiologiques, base du progrès médical, se sont développées à Louvain, c'est en grande partie grâce à l'impulsion qu'il leur a donnée par ses initiatives, par son travail, par son exemple, par ses conseils, par sa claire vision de l'avenir.

A. SIMONART,
Professeur à la Faculté de Médecine.

(1) Le professeur Lauwers avait de son vivant rédigé une excellente biographie intitulée « Manille Ide, sa vie, ses œuvres ». Après sa mort, Madame Lauwers l'a fait magnifiquement éditer et l'a distribuée aux admirateurs du professeur Ide.